

MFN 1481

317

13

LES CRÂNES DITS DÉFORMÉS.

980.7201

MEMOIRE

LU EN ESPAGNOL À LA SOCIÉTÉ ANTHROPOLOGIQUE DE
LA HAVANE, LE 1^{er} NOVEMBRE 1885

PAR

JUAN IGNACIO DE ARMAS, *a. h. m.*

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADEMIE ROYALE
D'HISTOIRE DE MADRID

*A Rafael M. Merdian
su amigo
Juan Ignacio de Armas*



HAVANE

IMPRIMERIE "EL FENIX" RUE O'REILLY 42.
1885

LES CRANES DITS DÉFORMÉS

La découverte dans l'île de Cuba d'un certain nombre de crânes généralement connus sous le nom de crânes Caraïbes déformés, est en elle-même un argument décisif contre la justesse de cette classification; car c'est une chose avérée qu'il n'y a jamais eu de Caraïbes ni de procédés déformatoires dans notre île. Mais M. le docteur Montané s'est cru autorisé à tirer de ce fait une conséquence contraire. Il a lu à ce sujet devant cette savante Société, au cours d'une séance antérieure, un travail intitulé *Un Caraïbe Cubain*, titre aussi incompréhensible, aussi opposé aux théories mêmes de l'auteur, que ceux-ci par exemple: un *Azèque de la Jamaïque*, un *Quichua du Venezuela*, un *Basque Portugais*, un *Magyar Anglais*.

Avant de continuer, il sera bon d'établir à quels sauvages revient de droit le nom de Caraïbes, et quelles sont les circonstances qui ont accompagné la découverte du crâne en question.

Les Caraïbes, d'après les propres termes du P. Casas que je reproduirai tout-à-l'heure, et d'après le témoignage unanime des autres chroniqueurs de l'Amérique, étaient les habitants de la Guadeloupe et de la Dominique, premières îles qui opposèrent de la résistance aux Castillans. Christophe Colomb leur donna ce nom, né de ses confusions géographiques par rapport aux Chalybes d'Asie, peuple belliqueux voisin des Amazones, dont les géographes et les historiens de l'antiquité parlent fort au long. Ils appartenaient à la même race que les autres habitants de l'Archipel, sans autre différence, d'après l'aveu des témoins, que celle de porter les cheveux plus longs et celle de manger de la chair humaine. Cette accusation *non prouvée* s'étendit plus tard à d'autres peuples très nombreux du Continent appartenant à des races diverses: le mot *Caraïbe* devint synonyme d'*anthropo-*

phage, et il y eut des Caraïbes dans toute l'Amérique, au Mexique comme au Brésil, aux Antilles comme à Buenos Ayres. Les premiers ainsi nommés disparurent quelques années après la conquête, plus vite que leurs compagnons de race des autres îles; car la guerre qu'on leur faisait, l'esclavage auquel on les réduisait, et la vigueur même avec laquelle ils se défendaient et allaient jusqu'à attaquer leurs oppresseurs, eurent pour résultat leur plus prompt extermination. Il est constant qu'un demi siècle après la découverte de l'Amérique, la Guadeloupe, la Dominique et les autres îles adjacentes étaient tout à fait désertes; ce qui fut cause qu'une nouvelle race indienne s'y établit et eut pour résultat leur occupation ultérieure par la France et par d'autres puissances. Ainsi donc, les Indiens qui au milieu et à la fin du XVII^{ème} siècle furent appelés Caraïbes par Breton, Du Tertre, Rochefort et Labat, et qui d'après Rochefort venaient de la Floride (ce qui n'est pas croyable) et d'après d'autres auteurs procédaient de l'Amérique du Sud, n'étaient pas les descendants des premiers habitants de l'Archipel. Les auteurs surnommés nous les dépeignent avec des caractères physiques très différents des caractères de la race antérieure décrite par les premiers chroniqueurs. Leur langue, suivant les vocabulaires de Breton, n'avait rien de commun avec celle que crurent comprendre Colomb et ses compagnons. Ils étaient en outre très mêlés aux nègres des îles de Saint Vincent et de Tabago, avec lesquels ils formaient une variété de race généralement connue sous le nom de *Caraïbes nègres*. En conséquence, les idées avancées dans cette étude se rapportent spécialement aux vrais et anciens Caraïbes, aux Caraïbes de Colomb et des premiers chroniqueurs.

Quant au moule en plâtre qui est devant nous, vous vous rappellerez que le crâne original qui lui servit de modèle, avec d'autres crânes de la même forme, fut trouvé l'année 1847 dans une caverne située près de l'extrémité orientale de Cuba, par M. Miguel Rodriguez Ferrer, dont les explorations, les écrits et les démarches officielles ont contribué si efficacement aux progrès des études scientifiques dans notre île. Deux des crânes trouvés à cette occasion sont restés à la Havane, où ils furent un objet d'étude pour le savant Poey; deux autres furent envoyés à Madrid, où ils furent étudiés par MM. Graells, Vilanova et Perez Arcas; et il y en eut d'autres qui restèrent en possession de l'heureux auteur de la découverte. L'original de ce moule appartenait à l'Université de la Havane et fut détruit par les flammes lorsqu'il se trouvait accidentellement en possession de M. le docteur Montané. Mais heureusement, notre cher et respectable collègue le savant M. Nicolas Gutierrez, Président de l'Académie des Sciences Médicales, Physiques et Naturelles de la Havane, en possédait une parfaite reproduction en plâtre qu'il a eu la générosité d'offrir à notre Société Anthropologique.

Les mesures craniennes, qui constituent la principale et la plus longue partie du travail que je réfute, quoiqu'utiles et mé-

me indispensables à d'autres études craniologiques, n'ont pas la même importance lorsqu'il s'agit de prouver ou de nier un fait historique aussi précis que l'usage attribué aux Caraïbes et à d'autres peuples américains de changer volontairement la forme de leurs têtes. Les mesures rendent en craniologie de grands services dans les deux cas suivants: lorsqu'on possède une série assez nombreuse de crânes d'une même espèce, pour tirer par ce moyen des déductions générales qui leur conviennent à tous également; ou lorsqu'il s'agit de prouver qu'un crâne quelconque appartient à une des séries déjà mesurées et classifiées. Or, nous n'avons ici aucun de ces deux cas. M. Montané ne possède pas les dimensions d'une seule série de crânes dits Caraïbes déformés: je dirai plus encore: il ne possède pas même les mesures particulières d'un seul des crânes ainsi dénommés. Si ces données existaient, on les trouverait consignées dans les textes d'Anthropologie les plus généralement connus. C'est en vain qu'on les y cherche. J'ose ajouter qu'il n'y a ni dans les musées publics, ni dans les collections particulières dont les auteurs se soient occupés, ni dans les atlas craniologiques qui ont été publiés, un seul exemplaire authentique de crânes dits Caraïbes déformés. Un seul a été publié sous cette dénomination dans la *Crania Americana* de Morton, d'après un moule en plâtre du Musée de Philadelphie, moule dont l'original existe ou existait au moins à Paris, car il a servi à Gall et à Spurzheim pour leurs études phrénologiques. Mais il faut tenir en compte que ce crâne n'est pas un crâne Caraïbe authentique, car il ne provient pas de la Guadeloupe ni des autres îles voisines dans lesquelles on supposa qu'existait cette race spéciale, mais de l'île Saint Vincent, siège principal, pour ainsi dire, des métis que j'ai déjà désignés sous le nom de Caraïbes négres. Il faut remarquer aussi que le crâne dont il s'agit n'a pas été mesuré à la façon moderne, ou du moins que ses mesures ne se trouvent publiées dans aucun livre connu, et ne sont pas parvenues par d'autres moyens à la connaissance du docteur Montané, puisqu'il ne les a pas insérées dans son travail pour faire les comparaisons nécessaires avec les siennes. Par contre, il y a à Charleston un autre crâne, parfaitement authentique et le seul jusqu'à présent que l'on puisse qualifier de véritable crâne Caraïbe, puisqu'il fut découvert à la Guadeloupe; mais ce crâne, entendez-le bien, Messieurs, n'est pas de forme aplatie, mais au contraire, très haut de couronne (1), preuve qui est aussi décisive contre la justesse de la classification généralement connue sous le nom de Caraïbe déformé. Finalement, il y a à Paris quelques autres crânes, provenant des petites Antilles, et les seuls

(1) — «La même élévation de couronne, compression occipitale et protubérance latérale, accompagnée de dépression frontale, qui caractérisent en général la variété américaine» — Le Dr. Moultrie, cité par Morton, *Physical Type of the American Indian*, dans Schoolcraft, *Archives of Aboriginal Knowledge*, vol. II, Philadelphia, 1860.

dits Caraïbes qui aient été mesurés d'après les procédés modernes; mais, Messieurs,—j'appelle de nouveau votre attention sur ce point,—ils ne sont pas déformés, suivant l'aveu même du docteur Montané. C'est-à-dire, que celui-ci ne possède pas les mesures prises sur un seul des prétendus crânes Caraïbes déformés. En conséquence, il tâche de trouver des ressemblances entre ce crâne et d'autres crânes appartenant à des peuples très éloignés de l'Amérique du Sud, notamment avec les crânes d'Ancon, au Pérou. Il rapporte les mesures de deux types de ceux-ci, l'un qu'il nomme *déformé*, l'autre *non déformé*. Or les crânes d'Ancon sont très hauts de couronne, et les crânes dits Caraïbes sont aplatis; c'est-à-dire, qu'en admettant les déductions mêmes que le docteur Montané tire de ses mesures, ce crâne-ci, même s'il était déformé ne serait pas Caraïbe.

Mais puisqu'on donne des mesures, voyons au moins si elles sont exactes.

La capacité cranienne est une des données les plus importantes dont s'occupent les craniologues. Celle du crâne en question fut mesurée sur le crâne original par Poey, et, quoique ce savant ne précise pas les chiffres, il nous fait connaître que cette capacité n'est pas différente de celle des crânes ordinaires, qui comme on le sait ne s'éloigne pas beaucoup de 1550 centimètres cubes. Le docteur Montané lui en donne 1625, chiffre qu'on trouve dans Topinard pour le plus grand des crânes d'Ancon jusqu'à présent mesurés. Comment est-il arrivé à ce résultat? Au moyen d'une formule de Broca, nous dit-il, mais il oublie de la transcrire. Or, cette formule ne peut être que la moitié du produit des trois dimensions extrêmes, divisée par 1,12. Eh bien, en prenant comme facteurs les mêmes mesures simples que renferme le travail que je réfute, c'est-à-dire, 176 millimètres pour le diamètre antéro-postérieur, 160 pour le diamètre transversal et 130 pour la hauteur, et en divisant la moitié du produit par 1,12, il en résulte 1634 centimètres cubes, au lieu des 1625 que trouve M. Montané.

L'erreur est encore plus grande à l'égard de l'indice céphalique, donnée plus importante peut-être que l'antérieure pour les craniologues. Mes auditeurs savent très bien qu'on prend le dit indice en multipliant par 100 le diamètre transversal, et en divisant le produit par le diamètre antéro-postérieur. Or, en admettant encore comme exactes les mêmes mesures élémentaires du docteur Montané, c'est-à-dire, 160 et 176 millimètres respectivement, il résulte, après les opérations arithmétiques déjà indiquées, 90,9 pour l'indice céphalique. M. Montané lui donne 99,99, chiffre fort approché de 99,3 d'un des plus grandes crânes d'Ancon qu'il rapporte lui-même.

Il est vraiment étonnant que les deux erreurs que j'ai cru nécessaire de relever, tendent à établir des ressemblances aussi manifestes avec des mesures publiées de crânes non Caraïbes. Quoiqu'il en soit, les chiffres sont inexacts pour les deux don-

nées plus importantes des tables comparatives du docteur Montané; les déductions qu'il en tire sont aussi inexactes, car le vrai indice céphalique, étant 90,9, est beaucoup plus proche de 85,5 qu'il donne pour son type d'Ancon *non déformé*, que de 99,3 appartenant à son type d'Ancon dit *déformé*; et la vraie capacité crânienne, étant de 1634 centimètres cubes, d'après sa propre formule, au lieu des 1625 de son Ancon, est encore plus éloignée de la capacité normale que Poey trouva en étudiant le crâne original. En somme, les chiffres publiés dans le travail que je réfute, s'ils apprenaient quelque chose, ce serait que le crâne en question ne ressemble en rien aux crânes dits Caraïbes, mais au type dit *non déformé* des crânes d'Ancon, au Pérou. Et ceci étant établi, je crois inutile de m'occuper davantage des mesures de M. Montané. (2)

Par contre, le rapport de MM. Graells, Vilanova et Pérez Arcas, signé par une nombreuse commission spéciale du Musée de Madrid, dont ils étaient membres, a eu pour sujet d'étude, non plus un moule en plâtre, mais deux vrais crânes humains, de ceux qui furent découverts par M. Rodriguez Ferrer. Les auteurs du dit rapport n'hésitent pas à reconnaître la ressemblance qui existe entre les deux crânes qu'ils avaient devant eux, et ceux généralement dits Caraïbes déformés; ils déclarent qu'une étude complète de la question de l'aplatissement artificiel n'est pas possible sans avoir sous les yeux une série très nombreuse de crânes de la même forme; et ils terminent en disant que par rapport aux deux crânes soumis à leur examen, *ils ne sont pas d'avis qu'il y ait eu de déformation, mais que leur forme est naturelle*. Voici leurs propres paroles:

«Cependant, ayant remarqué que la dépression dont il s'agit n'est pas uniforme au front et à l'occiput, la Commission est plutôt portée à *considérer l'aplatissement comme naturel, que comme le résultat d'une coutume chez la dite race Caraïbe.*» (3)

M. Felipe Poey, qui examina à la Havane il y a presque vingt ans, deux des crânes dont il s'agit, trouvés par M. Rodriguez Ferrer, fut d'avis qu'un d'eux était parfaitement naturel. M. Rodriguez Ferrer lui même ne les croit pas Caraïbes, et il s'appuie

(2) Au moment d'envoyer cette traduction à la presse, je regrette d'avoir à ajouter que dans son nouveau travail *Un crâne Guanche*, le docteur Montané est tombé dans deux erreurs pareilles. L'indice céphalique, d'après ses propres mesures pour les diamètres transversal et antéro-postérieur, c'est-à-dire 148 et 171 millimètres respectivement, n'est pas 73,30 comme le docteur le croit, mais 77,48, ce qui fait une grande différence. Quant à la capacité crânienne, il est impossible de la trouver au moyen de la formule de Broca, car les mesures de M. Montané ne donnent pas la hauteur, et ne peuvent pas la donner, puis qu'il s'agit d'un crâne incomplet. On ne comprendrait comment il a obtenu ce chiffre de 1640 pour cette capacité, si le calcul ne démontrait qu'il a pris arbitrairement comme troisième facteur 130, qui appartient à la hauteur d'un autre crâne du type sibérien dont il rapporte les mesures.

(3) Rapport présenté à Madrid, le 24 Mars 1871, par MM. Graells, Vilanova et Pérez Arcas.

pour cela, principalement, sur le fait incontestable qu'il n'y a jamais eu des Caraïbes dans l'île de Cuba. Mais si l'on objecte que les sauvages ainsi nommés ont pu y descendre, pendant leurs courses maritimes, je vais faire voir, en premier lieu, qu'ils n'avancèrent jamais dans leurs excursions, en deçà de Porto Rico ou tout au plus Saint Domingue; en second lieu, qu'ils n'avaient pas l'habitude de s'aplatir le crâne; et enfin, que leurs têtes n'étaient pas même de la forme qu'on suppose.

En 1512 on trouva un vaisseau abandonné sur la plage de Guanamar, côte méridionale de notre île. L'équipage avait pénétré dans l'intérieur des terres: on chercha inutilement ses traces; ce qui parut suffisant à Pedro Martyr pour avancer de son cabinet en Espagne, que les voyageurs avaient été dévorés par des Caraïbes anthropophages. Voici les termes dont se sert, pour démentir cette affirmation, l'historien plus digne de foi de cette époque, le P. Casas, qui quand les faits se sont passés ne se trouvait pas loin du lieu des événements:

«Ceci n'a pas la moindre apparence de véracité, car on n'a jamais trouvé que les Caraïbes, — *s'il y en a*, — soient descendus si loin de leurs îles, *qui sont la Guadeloupe et la Dominique*, situées plus à l'orient que l'île de San Juan (Porto Rico). Je crois même qu'ils ne débarquaient à l'Espagnole (Saint Domingue) que peut-être de temps à autre. Ceux qui avançaient de pareilles choses à Pedro Martyr, parlaient sans certitude, prenant leurs fantaisies pour la réalité.» (3)

La phrase *«s'il y en a»*, appliquée aux Caraïbes, paraîtra un peu étrange, sortie de la plume d'une si grande autorité. Casas ne croyait pas à l'accusation d'anthropophagie faite aux Indiens par les conquérants du Nouveau Monde, accusation qu'il attribue au désir de s'en servir comme d'un prétexte pour réduire les sauvages en esclavage. En effet, les Rois Catholiques avaient défendu tout d'abord qu'on asservît les Indiens, et ils ne le permirent, au bout d'un certain temps, qu'envers ceux qu'on présentait comme anthropophages. On comprend facilement que cette permission ne pouvait donner d'autres résultats, que d'augmenter, d'abord dans les Antilles, et puis dans le Continent, le trafic d'esclaves. Le désir d'en avoir donna lieu à de fort nombreuses accusations contre des innocents. Mais ce qui paraîtra peut-être encore plus étrange, par rapport à des croyances très générales dans les études anthropologiques, c'est que ni le P. Casas, ni aucun des historiens primitifs, ne disent nulle part que les sauvages désignés par eux avec le nom de Caraïbes eussent l'habitude

(3) — «Pero esto no tiene señal de verdad, porque nunca jamás se halló que los Caribes, *si los hay*, descendiesen tanto abajo de sus islas, *que son las de Guadalupe y Dominica*, que están más al Oriente que la de San Juan; y aun á esta Española creo que no bajaban sino quizá de cuando en cuando; y los que informaban de esto á Pedro Martir hablaban lo que no sabian, sino lo que se les figuraba ó antojaba.» — CASAS, *Historia de las Indias*, Madrid, 1875, vol. III, pag. 464.

d'appliquer sur la tête de leurs enfants des appareils pour en changer la forme; silence fort expressif si nous considérons que ces mêmes écrivains parlent fort au long d'autres détails, faux ou vrais, relatifs à ces sauvages. Pas un mot, je le répète, sur l'aplatissement volontaire du crâne parmi les véritables Caraïbes. Ces auteurs sont Christophe Colomb, Chanca, Amérique Vespuce, Bernaldez, Pierre Martyr, Enciso, Ferdinand Colomb, Casas, Oviedo, Gomara, et beaucoup d'autres qui écrivirent pendant l'espace de plus d'un siècle et demi après la découverte. Leur silence unanime est plus que suffisant pour démentir l'existence des déformations artificielles attribuées, dans des temps très postérieurs, aux premiers habitants des petites Antilles.

Mais si les premiers témoins et chroniqueurs d'Amérique restent muets au sujet du prétendu fait des déformations chez les Caraïbes, ils décrivent presque tous avec la plus grande exactitude la tête des indigènes des îles, et il résulte de cette description que leurs crânes n'étaient pas aplatis, mais très élevés de couronne.

Le plus ancien et le plus autorisé de ces témoins, Christophe Colomb, déclare que les habitants des Antilles, les grandes de même que les petites, et ceux de Costa Firme, se ressemblaient tous sous le rapport des formes naturelles, avec leurs fronts larges et leurs têtes très élevés. Il n'y avait pas dans les Antilles les deux races diverses qu'on a voulu supposer, mais une race uniforme, sans aucune variation de caractères physiques. Cela est si vrai, que lorsqu'après dix ans d'explorations continuelles dans tout l'Archipel et dans la partie septentrionale du continent du Sud, Christophe Colomb arriva à l'île Guanaja, et aux contrées de l'Amérique Centrale, où il trouva des formes de tête tout-à-fait différentes de celles qu'il avait vues auparavant, il consigna ce fait dans ses notes. (5)

Amérique Vespuce, qui vit les mêmes Indiens que Colomb dans les îles comme à Costa Firme, compare leurs visages à celle des Tartares, qui ont, comme on le sait, le front très large. (6)

Le docteur Chanca avoue que la seule différence qui existait entre les Indiens des îles, consistait en ce que les prétendus Caraïbes portaient les cheveux longs, et les femmes des espèces d'anneaux de coton autour des jarrets.

« Nous pûmes distinguer les femmes Caraïbes de celles qui ne l'étaient pas, en ce que les femmes Caraïbes portaient deux anneaux de coton à chaque jambe, l'un près du genou, et l'autre

(5) « Hallaron gente semejante a las de las otras islas, aunque no esu la frente tan anchas »—F. COLON, *Vida del almirante*, cap. 89. « Hallaron la gente muy pacífica y de la manera de la de estas islas, sólo que no tenían las frentes anchas »—« Es gente de por aquellas comarcas no tenían las frentes anchas como las de estas islas »—CASAS, *id.*, vol. III, pages 109 et 113.

(6) « Quoniam latas facies Tartariis assimilatas habent »—VESPUCE, *Primo*, *Narration*.

près de la cheville.»—«La différence de ces Indiens par rapport aux autres c'est que les Caraïbes ont les cheveux très longs: les autres ont les cheveux coupés.» (7)

Le P. Bernaldez, qui ne vint jamais en Amérique, mais qui vit à Seville des centaines d'Indiens envoyés pour être vendus sous l'injuste accusation de mangeurs de chair humaine, et qui logea même plusieurs d'eux dans sa propre maison, dit que les Caraïbes avaient la même conformation physique que ceux qui ne l'étaient pas. Il décrit, en outre, avec une telle exactitude, la forme générale de leurs crânes, qu'il est impossible d'avoir le moindre doute à cet égard.

«Ils ne sont pas plus déformés que les autres, seulement ils ont cette mauvaise coutume.... Et dans toutes ces îles il n'y a pas de différence sous le rapport des formes ni des mœurs des habitants, ni sous celui du langage. Tous ont le front et le visage long, la tête ronde, avec la même distance entre les tempes que du front à l'occiput.» (8)

On peut donc affirmer, en vertu de ces témoignages, que les Caraïbes primitifs n'avaient pas d'habitudes déformatrices, et que leurs têtes, au lieu d'être allongées et aplaties comme on le suppose, étaient rondes et relevées. Ce qui est pleinement confirmé par le crâne ancien trouvé dans la même île de la Guadeloupe, et dont je me suis occupé plus haut.

C'est au sujet d'autres contrées de l'Amérique, et non au sujet des petites Antilles, qu'on a dit, dès les premiers temps de la conquête, que leurs habitants se déformaient le crâne. Or, les chroniqueurs primitifs qui en parlent ne sont que cinq, sans compter ceux qui plus tard ont reproduit l'assertion. Voyons d'abord ce qu'ils disent.

Oviedo fut le premier qui mit en circulation la nouvelle de l'existence des déformations volontaires en Amérique. Dans son édition de 1535 il dit que les habitants de Saint Domingue avaient le front très large à cause de certaines manœuvres «car au moment de la naissance on pressait le front et l'occiput aux enfants» (9).

(7) «Y de allí conocimos cuáles eran Caribes de las mujeres é cuáles no, por que las Caribes traian en las piernas en cada una dos argollas tejidas de algodón, la una junto con la rodilla, la otra junto con los tobillos.»—«La diferencia de estos á los otros Indios, es que los de Caribe tienen el cabello muy largo, los otros son trasquilados.»—CHANCA, *Lettre au municipal de Seville, à l'Espagnole*, Janvier 1491. Dans la Collection de Navarrete, vol. I, pages 353 et 358.

(8) «Ellos no son más disformes que los otros, salvo que tienen esta mala costumbre..... Y en todas aquellas dichas islas no tienen diversidad en la hechura y costumbres de las gentes, ni en la lengua salvo que todos eran, las gentes, las frentes y las caras largas, las cabezas redondas, tan anchas de sien á sien como de la frente al colodrillo.»—BERNALDEZ, *Historia de los Reyes Católicos*, cap. 118.

(9) «Esta manera de frentes se hace artificialmente; porque al tiempo que nace los niños les aprietan las cabezas, de tal manera, en la frente y en el colodrillo, que como son las criaturas tiernas las hacen quedar de aquel tallo, anchas las cabezas delante é detras, é quedan de mala gracia.»—OVIDEO, *Historia General y Natural de Indias*, liv. II, chap. 5.

Dans la partie de son ouvrage qu'il laissa inédite, il répète, par rapport aux têtes trilobées des Indiens du Nicaragua, que c'était au moment de naître qu'on pressait la tête aux enfants (10). Il n'ajoute pas un seul mot concernant les prétendus appareils déformatifs; appareils qu'il n'aurait pu manquer de voir sur les têtes des nouveaux nés, car il vécut et voyagea pendant quarante ans à Saint Domingue, Nicaragua et autres contrées du Nouveau Monde. Il se limite à dire, par induction, sans doute, que c'était au moment de naître qu'on façonnait de la sorte la tête de ces Indiens. Or, la science moderne a reconnu que cela est impossible. Même les auteurs plus convaincus en fait de déformations volontaires avouent que la pression exercée dans les dites circonstances ne suffit pas à produire des changements durables dans la forme du crâne. (11)

Gomara s'exprime en pareils termes par rapport à Saint Domingue, seulement il spécifie que c'était aux sages femmes qu'était due la forme des têtes de ces Indiens. (12) Il ajoute par rapport aux Indiens de Cumaná que la pression, faite au moment des couches, pour élargir la figure aux nouveaux nés, avait lieu entre deux coussinets de coton. (13) On ne trouve donc ici, pas plus que dans les phrases d'Oviedo, aucune mention d'appareils déformatifs; et encore il faut ajouter que Gomara ne pouvait avoir aucune connaissance personnelle de ce qu'il dit, parce qu'il ne fut jamais sur le sol de l'Amérique.

Le P. Casas dit textuellement «qu'au Pérou on permettait comme un grand privilège à de certains seigneurs qu'on voulait honorer, de donner aux têtes de leurs enfants la forme de celles des rois et des princes de la famille royale» (14) On déduirait de ceci que les prétendues déformations n'étaient pas obligatoires dans cet empire, comme on a voulu le dire modernement, qu'au lieu d'être générales, elles étaient réduites à un petit nombre de la population; et qu'elles n'avaient pas lieu sur la tête des rois.

(10) «Cuando los niños nacen tienen las cabezas tiernas e hincoselas como reis que las toponos.»—Id. id. liv. 42, chap 3.

(11) «Remarquons d'abord que les prétendues manipulations de certaines matrones sur la tête du nouveau né sont incapables de produire une déformation soutenable.»—TOPINARD, *Éléments d'Anthropologie Générale*, Paris 1885, page 701

(12) «Y las frentes demasiado anchas, or de industria de las señoras de las comadres, por gentileza y recura.»—GOMARA, *Historia de las Indias*, edición de Rivadeneira, Madrid 1852, page 172.

(13) «El parir no hacen aquellos extremos que otras, ni se quejan tanto; aprietan á los niños la cabeza muy blanda, pero mucho entre dos almohadillas de algodón, para eusancharles la cara, que lo tienen por hermosura.»—Id. id., page 206.

(14) «Por privilegio grande concedían los del Perú á algunos señores y que ellos querían favorecer, que formasen las cabezas de sus hijos de la forma que los reyes y los de su linaje las tenían.»—CASAS, *Apologética Historia*, chap. 34, page 396, édition de Madrid, 1875.

contrairement à ce que disent aussi certains ouvrages modernes. Mais il faut se rappeler que Casas, quoiqu'auteur véridique, n'a jamais été au Pérou et ne pouvait avoir aucune connaissance personnelle des faits qu'il atteste. Par contre, il connaissait Saint Domingue, mieux qu'Oviedo ne le connaissait, et ne dit pas un seul mot de ce que celui-ci affirme par rapport aux têtes des habitants de cette île. Il connaissait aussi beaucoup mieux qu'Oviedo toute l'Amérique Centrale; et quoiqu'il fasse mention de certains procédés qui d'après ses croyances avaient eu lieu dans des temps très reculés, avant l'arrivée des Espagnols, dans le Guatemala et dans d'autres contrées du Nouveau Monde, *pas très nombreuses*, procédés qu'il attribue aux mères et aux sages femmes, et qu'il compare à ce que rapportent Galène et Hypocrate des Macrocéphales de l'Ancien Continent, c'est bien sûr que dans son temps ces supposées manipulations n'avaient plus lieu, car d'après lui, en Amérique comme en Europe, «ce que l'art commença fut continué par la Nature.» (15)

C'est Cieza de Leon qui a commencé à parler très vaguement d'appareils en bois appliqués aux têtes des Indiens. Il dit que chez les Chancos, dans la province de Quimbaya et dans d'autres endroits, on pressait la tête des nouveaux nés avec des tablettes, qu'on remplaçait plus tard par des ligatures. (16) C'est étonnant qu'au sujet des Caraptes, près de Manta, au Quito, tout en se référant au temps passé, il dise que l'opération s'effectuait à l'inverse, c'est à-dire, d'abord les bandages, puis les tablettes, qui à son avis restaient quatre ou cinq ans sur place. (17) Du reste il connaissait très mal les contrées dont il parle, ce qu'il avoue lui-même. (18) Quant au vrai Pérou, il n'y fait mention des procédés déformatifs, que chez les Collas, sans rien dire de pareil à l'égard du Cuzeo, Lima et autres places de l'empire, où on s'est plu à donner comme existants les dits procédés, et où il a vécu longtemps. Disons aussi que cet auteur est un des plus crédules des chroniqueurs du temps, car il ne laisse pas passer deux pages sans rapporter des entrevues et contrats entre le diable et les Indiens.

(15) — «En la provincia de Guatemala, y en algunas otras partes de Tierra Firme, pero no en muchas..... Ordenaron á los principios hacerse las caras y cabezas por industria de las parteras, ó de las mismas madres cuando las criaturas son tiernas y chiquitas, empuñadas, y hacer las frontes anchas..... Lo cual como es la industria y despues prosiguió la misma Naturaleza» — CASAS, *Apologética Historia*, chap. 34, page 392.

(16) — «Quando la criatura nace le ponen la cabeza del arte que ellos quieran que la tenga. ... Lo cual hacen quando son recién-nacidos con unas tabletas, y despues con sus ligaduras.» — CIEZA DE LEON, *La Crónica del Perú*, chap. 26, page 373, édition de Rivadeneira, Madrid, 1853.

(17) — «En naciendo la criatura le ahajaban (fojaban) la cabeza, y despues le ponian entre dos tablas, liada de tal manera, que quando era de cuatro ó de cinco años le quedaba ancha ó larga y sin colodrillo.» — *Id. id.* chap. 50, page 404.

(18) — «Yo andave poco por aquellas comarcas.» — *Id. id.* chap. 45, page 399.

Garcilaso, enfin, rapporte que les Indiens de Manta, au Quito, déformaient la tête de leurs enfants au moyen de deux tablettes qu'on serrait de plus en plus chaque jour pendant *quatre ou cinq ans*; et que ceux de Tula, dans le vaste pays qu'on connaissait alors sous le nom de Floride, atteignaient le même résultat avec certains ligaments qu'on usait pendant *neuf ou dix ans*. (19) Mais il faut dire qu'il n'a jamais visité aucun de ces deux pays. Quant à la Floride il est d'ailleurs virtuellement démenti par Cabeza de Vaca, qui y vécut dix années et ne dit rien de semblable, tout en faisant mention d'un grand nombre de coutumes de ces Indiens; et quant au Quito, il ne fait évidemment que copier Cieza. C'est par rapport au vrai Pérou, où il était né, et où il vécut jusqu'à l'âge de vingt ans, que Garcilaso est une autorité de premier ordre. Or, il ne dit pas un mot de déformations chez les Collas, ni dans aucune place de l'ancien empire des Incas. Il serait impossible qu'il se fût tâ sous ce rapport sur son propre pays, car il mentionne des déformations en parlant de pays qu'il ne connaissait pas. Il serait impossible aussi qu'il n'eût rien dit d'une opération si extraordinaire, et si douloureuse qu'il aurait dû subir sur sa propre tête, car il appartenait à la famille royale de l'empire. Il décrit, enfin, avec minutiosité, ce qu'on faisait aux enfants au moment de naître, et pendant l'époque de la lactance, et de cette description il résulte un fait bien contraire à la pression du crâne, soit entre les deux mains, soit par des bandages en coton, soit pas des tablettes en bois. On enveloppait avec des mantelettes tout le corps de l'enfant, en lui serrant fortement les bras, qui restaient sans mouvement, mais on laissait *entièrement découverte la tête*, à laquelle *on avait soin de ne jamais toucher*, surtout dans le voisinage du cerveau (20).

Il existe encore beaucoup d'autres récits de la conquête, des relations historiques, géographiques et descriptives faites par ordre du gouvernement espagnol ou par initiative privée, des documents de toute sorte et en très grand nombre sur les mœurs des anciens habitants de l'Amérique, sans qu'on trouve nulle part la moindre confirmation du fait qu'on atteste.

Ainsi donc la saine critique l'emporte sur l'interprétation, fautive ou exagérée, qu'on a voulu donner au témoignage de ces cinq chroniqueurs. On a rarement bâti un si grand échafaudage

(19)—«*Poníanles una tablilla en la frente y otra en el colodrillo, y se las apretaban de día en día hasta que eran de cuatro ó cinco años*»—GARCILASO DE LA VEGA, *Comentarios Reales de los Incas*, liv. IX, chap. 8. «*Atándoselas (las cabezas) desde el punto que nacen las criaturas, hasta que son de nueve ó diez años*»—GARCILASO DE LA VEGA, *LA FLORIDA del Inca*, liv. IV, chap. 13.

(20)—«*Intego que nacia la criatura la bañaban con agua fria, para envolverla en sus mantillas..... Y le lavaban todo el cuerpo, salvo la cabeza, particularmente la mollera, que nunca llegaban á ella... No les soltaban los brazos de las envolturas por más de tres meses*»—Id. *Comentarios*, liv. IV, chap. 12.

sur une base si faible. Pourtant, la nature humaine est souvent si prête à accepter sans examen des récits extraordinaires que la boule de neige des déformations volontaires en Amérique atteignit, au bout de certain temps, des dimensions colossales. Ce qu'au commencement on avait cru par rapport à trois ou quatre contrées éloignées les unes des autres, finit par être étendue à presque tout le Continent. Un siècle et demi après l'anéantissement des Caraïbes des petites Antilles, on trouve d'autres sauvages dans les mêmes îles, à l'égard desquels les voyageurs du temps ont recueilli tous les récits faux ou vrais que les premiers chroniqueurs espagnols avaient donné sur de diverses peuplades d'indiens. C'est ainsi que le récit primitif d'Oviedo, d'après lequel on pressait à Saint Domingue avec les mains la tête des nouveaux nés pour en changer la forme, se trouve reproduit pour les sauvages des petites Antilles: récit tout-à-fait incroyable pour la science moderne. Et encore faut-il ajouter que la forme spéciale de tête dont il s'agit fut seulement observée sur quelques uns de ces sauvages sans distinction de sexe. (21)

La prétendue pratique est d'ailleurs si barbare, si douloureuse pour les enfants, si nuisible dans ses effets, d'après le même aveu des hommes de science qui s'en occupent, qu'il valait bien la peine de nous faire savoir quelles étaient les raisons, vraies et croyables, qui l'ont fait naître, et se conserver pendant des siècles, à ce qu'on dit, sur le sol de l'Amérique. Les sauvages, si sauvages qu'ils soient, aiment leurs enfans; leur actes, même les plus incompatibles avec les mœurs modernes, obéissent à des motifs suffisants; à des causes, plus ou moins rationnelles, mais toujours justifiées. Supposer que ceux d'Amérique, sans aucun motif plausible, sans rien qui les y forçât, introduisaient la tête de leurs enfans dans des appareils permanents qui, quelles que fussent leur forme et leur matière, ne pouvaient pas être faits par eux, ce qui est vrai surtout par rapport aux surnommés Caraïbes des Antilles; et tout cela afin que leur enfans en mourussent en quelques jours, et que ceux même qui survivaient à un si horrible traitement éprouvassent de graves lésions dans leurs facultés intellectuelles, voilà certes une thèse qui jure étrangement avec la raison, l'histoire et la science tout ensemble (22)

On est allé jusqu'à dire qu'une si absurde pratique dura longtemps après la conquête, et qu'elle fut défendue, suivant de cer-

(21) «Que si plusieurs ont le front plat et le nez camus, cela ne provient pas d'un défaut de nature, mais de l'artifice de leurs mères, qui mettent les mains sur le front de leurs enfans, pour l'aplatir et l'élargir tout ensemble. Les mères tiennent souvent leurs mains appliquées dessus le front de leur petits, de peur qu'elle ne change.» — DE TERRE, *Histoire Générale des Antilles habitées par les Français*, Paris 1667, vol. II, pages 357 et 358. — «Ils que les enfans sont nés, les mères leur applatissent le front, et le pressent en telle sorte qu'il pèche un peu en arrière.» — ROCHERFORT, *Histoire Naturelle et Morale des îles Antilles de l'Amérique*, Rotterdam, 1685, page 552.

(22) «L'enfant périssait nécessairement quelque fois et lorsqu'ils survivaient se n'étoit qu'au prix d'un déclin de ses facultés intellectuelles.» — TOPIXARD,

tains auteurs modernes, par des ordres répétées du gouvernement espagnol, suivant d'autres par les décisions d'un concile de Lima, suivant d'autres encore par un bref du Pape. Le Marquis de Nadaillac assure que le concile en question fut tenu en 1545; mais M. Topinard croit qu'il eut lieu en 1585 et qu'en 1752 le gouverneur de Lima publia un nouvel édit contre les déformations. Je m'empresse de dire qu'aucun d'eux ne cite la source où il a pris ces données. Or, on sait bien qu'à Lima il n'y a pas eu de concile en 1545, pas plus qu'en 1585. Les cinq conciles qui ont eu lieu dans cette ville ont été tenus en 1551, 1567, 1583, 1591 et 1601. On en conserve les décisions, sans qu'elles renferment la moindre allusion aux déformations supposées. (23)

L'observation actuelle est aussi d'accord avec les verdicts de l'histoire et de la raison. Les savants Tschudi et Rivero, celui-ci Directeur du Musée de Lima, quoique tous deux influencés par le préjugé si général des déformations artificielles, visitèrent un grand nombre de tombeaux péruviens, en examinèrent les mommies, entre autres un simple fœtus de sept mois, encore au ventre de sa mère, beaucoup d'enfants de tout âge, et de personnes adultes; et ayant observé partout la même forme crânienne, sans le moindre vestige de dépression ni d'appareils déformatifs, ils acquirent cette conviction, que cette forme de tête n'était rien moins que naturelle. (24) M. Robertson examina non moins minutieusement les crânes platycéphales des *Mount-Builders* des Etats-Unis qu'on a supposé déformés, et l'analyse lui prouva que ces crânes sont parfaitement naturels. (25) Observations pleinement confirmées à l'égard des crânes trouvés à Cuba, par le rapport déjà cité de MM. Graells, Vilanova et Perez Arcas.

Nous avons vu dans une citation antérieure que d'après le P. Casas les têtes des Indiens du Guatemala, qu'on déformait «son avis avant la découverte du Nouveau Monde, étaient de son temps un produit spontané de la nature. La même chose a lieu, d'après d'autres témoins, chez les Omaguas de l'Amérique du Sud; car les pratiques déformatives ayant été attribuées à ces sauvages par Ulloa, affirmation répétée en 1754 par le P. Uriarte, il résulte, suivant l'aveu de celui-ci, ou de son expositeur M. Lebrun, que cette forme de tête est à présent parfaitement naturelle, et que «les enfans viennent au monde dans cette tribu et dans quelques autres, avec des crânes disloqués». (26) La même chose arrive,

(23) Voyez la collection de *Lejos de Indios* SALÓRZANO, *Política Indiana*, et notamment HERNÁNDEZ, *Colección de Bulas, Breves y otros documentos relativos á la Iglesia de América y Filipinas*. Bruxelles, 1871.

(24) RIVERO et TSCHUDI, *Antigüedades Peruanas*. Vienne, 1851; page 52.

(25) «L'aplatissement provenant non d'une compression artificielle, mais d'une loi de la nature.»—S. ROBERTSON, *Los Mount Builders*, Congrès International des Américanistes, Luxembourg, 1877; vol. I, page 13.

(26) «Cosa que ha constituido naturalmente ya en esa y alguna otra tribu, cuando los niños son cráneos algo dislocados.»—SOLÍS, *Los idiomas de la América Latina*, Madrid, 1880, page 106.

enfin, chez les trois races primitives du Pérou qui existent à ce moment avec la même forme de tête qu'elles avaient auparavant, sans avoir besoin d'aucune pratique déformatoire, d'après les paroles de MM. Tschudi et Rivero que voici :

«Mais il y a peut être une preuve encore plus décisive contre l'usage des moyens mécaniques: c'est l'existence actuelle des trois races dans des distinctes quoique réduites contrées, où l'on ne trouve aucune trace de bandage ni de pression exercée sur la tête des nouveaux nés.» (27)

Il reste donc démontré, pour reproduire les phrases dont je me suis servi dans *La Fable des Caraïbes*, qu'il n'y a pas de base historique, scientifique ni rationnelle pour affirmer qu'il y eût des contrées dans l'Amérique où l'on modifiait à son gré par des moyens mécaniques la configuration naturelle des têtes; configuration entièrement égale à celle que la Nature, par ses propres forces, produisait alors et produit aujourd'hui, sur plusieurs endroits du Globe. Mais cette vérité est encore plus évidente par rapport aux sauvages dits Caraïbes, des petites Antilles; d'abord, parce qu'aucun des chroniqueurs primitifs ne leur attribue une semblable habitude; puis, parce qu'ils n'avaient pas même la forme de tête qu'on a bien voulu leur supposer.

27) «Pero prueba más eficaz será tal vez contra el uso de medios mecánicos la existencia actual de las tres razas en distintas aunque limitadas localidades en que no se notan trazas de envoltimiento ó presión en la cabeza de los recién nacidos.» Tschudi et Rivero, ouvrage cité.